

La place de la fonction narrative dans l'émergence du langage et la structure des langues

Bernard Victorri

▶ **To cite this version:**

Bernard Victorri. La place de la fonction narrative dans l'émergence du langage et la structure des langues. Théorie, Littérature, Enseignement, 1999, 17, pp.23-38. halshs-00009329v1

HAL Id: halshs-00009329
https://shs.hal.science/halshs-00009329v1

Submitted on 28 Feb 2006 (v1), last revised 1 Mar 2006 (v2)

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Théorie, Littérature, Enseignement, 17, 1999

La place de la fonction narrative dans l'émergence du langage et la structure des langues

Bernard Victorri

Introduction

L'importance de la narration dans l'activité de langage est difficilement contestable. Les mythes d'origine, les histoires que l'on raconte à la veillée, les contes pour enfants, et bien d'autres activités du même genre sont présentes dans toutes les sociétés humaines. Les humains passent aussi une bonne partie de leur temps à narrer ce qu'ils ont fait la veille ou dix ans avant, à raconter leurs rêves et leurs rêveries, à mettre en scène ce qui est arrivé à un tiers. L'écriture, pour les sociétés qui en sont dotées, n'est pas en reste : la production écrite est en grande partie consacrée à raconter des histoires, "vraies" ou non, de l'Histoire à la littérature et du journalisme à la correspondance.

Cette activité narrative est l'une des fonctions du langage, peut-être la principale, qui le différencient radicalement de la communication animale : peut-être la seule chose qui manque à nos cousins chimpanzés, on y reviendra, pour nous disputer la plus haute marche sur le podium de l'évolution, du moins à l'épreuve d'évaluation des capacités cognitives.

Pourtant, curieusement, les linguistiques contemporaines n'accordent qu'un intérêt marginal à la narration en tant que fonction du langage. La narration, il est vrai, constitue un champ d'étude en soi, depuis les travaux de Propp et de Greimas sur les structures du récit. Mais ce domaine interagit peu en retour sur les théories de la langue elle-même. C'est flagrant pour la linguistique générative, centrée sur l'étude de phénomènes syntaxiques qui ne dépassent guère le cadre de la phrase. C'est vrai aussi, dans une moindre mesure (il y a, comme on le verra, de brillantes exceptions), des grammaires cognitives nord-américaines, qui étudient plus les rapports entre la langue et la cognition individuelle que la dimension intersubjective du langage. Enfin les courants fonctionnalistes, bien qu'intéressés au premier chef par la détermination des différents types d'activités langagières, sont aujourd'hui dominés par une pragmatique utilitariste, focalisée sur l'action, ignorant pour l'essentiel fiction et autres futilités auxquelles peuvent se laisser aller les sujets parlants.

Ainsi la tendance générale en linguistique, tous courants confondus, est de considérer la narration comme un produit dérivé, l'un des usages possibles de la langue, mais sans plus. La fiction, en particulier, apparaît comme une curiosité, une perversion presque, de l'utilisation du langage. Les langues seraient faites avant tout pour dire le vrai et le faux sur le monde qui nous entoure et pour agir sur le comportement de l'interlocuteur en lui communiquant des informations sur ce monde. Bien sûr, elles permettent aussi d'évoquer des personnages et des événements imaginaires. Mais ce n'est que grâce aux propriétés qu'elles ont acquises dans les dures tâches de communication sur le réel, qu'elles peuvent transposer cette aptitude à des mondes contrefactuels, en perdant en cours de route l'une de leurs qualités essentielles : la véricconditionalité des énoncés.

Et si c'était l'inverse ? Et si les langues étaient faites avant tout pour évoquer des situations imaginaires ? Si elles avaient acquises leurs propriétés dans cette pratique, propre à l'espèce humaine, de faire surgir et évoluer devant nous, par le simple pouvoir de la parole, des êtres fabuleux, des personnages de légende, ou, plus prosaïquement, les amis avec qui l'on a dîné la veille ? Et si c'était cette capacité à parler d'autre chose que de l'ici et du maintenant qui expliquait leur puissance d'expression, qui serait alors plutôt sous-utilisée dans les activités quotidiennes plus "pragmatiques" ?

C'est la thèse que nous allons défendre ici, d'abord en examinant de plus près ces propriétés des langues qui sont au cœur de leur spécificité, puis en proposant une conception de l'activité d'énonciation qui donne toute sa place à la narration et à la fiction. Cela nous conduira à

réinterroger les approches actuelles du problème de l'origine des langues, et à élaborer une nouvelle hypothèse, qui fait de la fonction narrative le moteur du processus d'émergence du langage.

Les langues seraient-elles mal faites ?

Classiquement, on considère que le processus de compréhension d'un énoncé se déroule en deux étapes successives[1]. On effectuerait d'abord une analyse purement linguistique, qui fonctionne suivant « le modèle du code », pour reprendre la terminologie de Sperber et Wilson (1989), et qui consiste, grosso modo, à traduire le contenu sémantique de l'énoncé en une forme logique, indépendante de la langue utilisée. Cette étape serait suivie par un calcul fonctionnant suivant « le modèle inférentiel », consistant à déterminer de quoi l'on parle (les problèmes de référence) et ce qu'il faut déduire de ce qui est dit (problèmes d'inférence).

Si l'on adopte cette vision, deux grands types de questions se posent, qui conduisent à conclure que les langues sont vraiment mal faites, au sens où elles sont loin de faciliter ce processus de compréhension, alors que, on en conviendra, c'est la moindre des choses que l'on serait en droit d'attendre d'elles.

Le premier type de difficultés concerne le sens des unités linguistiques, et donc la première étape du processus. Qu'il s'agisse des unités grammaticales (prépositions, marques de temps verbales, auxiliaires, etc. : tout ce que l'on appelle parfois les mots-outils) ou des unités lexicales (noms, adjectifs, la plupart des verbes, etc., qu'on appelle aussi les mots sémantiquement pleins), elles sont massivement polysémiques, et cela nuit, bien sûr, à leur « décodage », comme nous allons le montrer sur quelques exemples.

Prenons d'abord, dans le domaine grammatical, des verbes modaux comme *pouvoir* et *devoir*. Un énoncé comme *Il peut venir demain* peut avoir différentes significations, qui se regroupent en trois classes. Les deux premières sont classiques : il s'agit de l'interprétation déontique, dans laquelle *pouvoir* peut se paraphraser par *avoir la possibilité de*, et qui regroupe les valeurs de permission, de capacité, etc., et de l'interprétation épistémique, dans laquelle le locuteur exprime un jugement sur la probabilité de l'événement : *Il se peut qu'il vienne demain*. La troisième classe, qu'on oublie souvent, consiste en ce que l'on peut appeler l'interprétation rhétorique où le locuteur marque son indifférence par rapport à la survenue de l'événement : *Qu'il vienne ou non demain, cela ne change rien à l'affaire*. Il est clair que les formes logiques dans lesquelles on va traduire cet énoncé sont très différentes dans les trois cas. Pourquoi les langues (le phénomène ne se limite pas au français) s'ingénient-elles à compliquer ainsi la tâche du décodeur ? La même remarque s'applique au verbe *devoir* : entre le *Il doit venir* qui exprime un ordre et celui qui indique une forte probabilité, il y a un fossé du point de vue du contenu logique de l'énoncé qui rend énigmatique leur formulation par une seule et même expression linguistique.

Si l'on examine une marque verbale comme l'imparfait, on tombe devant le même type de paradoxe. L'imparfait peut exprimer une action qui s'est réellement passée (*J'étais sur les lieux il y a dix minutes et j'ai vu les voitures calcinées*, aussi bien qu'une action qui ne s'est pas passée (*J'étais sur les lieux une heure avant et ma voiture partait en fumée*). Il peut aussi introduire un cadre imaginaire (cf. les jeux d'enfants : *J'étais le papa et toi la maman*)… Bref, là aussi, la langue semble faire peu de cas des besoins de ce mécanisme de décodage, dont on vient à se demander comment il peut fonctionner sur une base purement linguistique.

Si l'on passe maintenant aux unités lexicales, la situation n'est guère plus brillante. Un nom, par exemple, doit, dans cette perspective, être traduit par un prédicat logique qui donne les conditions nécessaires et suffisantes que doit remplir une entité extra-linguistique pour pouvoir être désignée par le nom en question : l'opération de référenciation se fait, rappelons-le, au cours de la deuxième étape, mais elle doit être préparée, au cours de l'étape de décodage, par le traduction des ces formes linguistiques en des prédicats logiques. Or il suffit

[1] Cf. pour une vue d'ensemble des diverses théories sur ce sujet, Moeschler et Reboul (1994).

d'ouvrir un dictionnaire pour se rendre compte de l'ampleur de la tâche. Les noms les plus communs, comme *arbre*, *bouche*, *gorge*, *fil*, *moulin*, *table*, *tête*, occupent des pages du dictionnaire, chaque entrée ayant moult divisions et subdivisions, qui correspondent chacune à des conditions nécessaires et suffisantes très éloignées les unes des autres. Les grandes catégories conceptuelles (humain, animé, matériau, artefact, notion abstraite, etc.) se mêlent joyeusement sous chaque entrée : *arbre* peut désigner un végétal, un artefact (*arbre de transmission*), un concept (*arbre généalogique*), etc. A nouveau, la question se pose : comment expliquer cette diversité des sens qui n'apparaît dans ce cadre que comme source de confusion, complexité inutile ?

Le deuxième type de difficultés concerne les problèmes de référence, et donc la deuxième étape du processus de compréhension des énoncés. L'opération de référenciation, nous dit-on, consiste à mettre en relation les unités linguistiques convenablement décodées avec les objets et les événement du monde réel, ou, à défaut, d'un « monde possible ». Soit. Acceptons pour l'instant cette notion de monde possible. Cette différence entre réel et contrefactuel devrait alors occuper une place importante dans le système de la langue : on devrait disposer, dans toutes les langues, de marqueurs grammaticaux spécialisés qui servent à indiquer si la référence est à rechercher dans le monde réel ou non. Or on ne trouve rien de tel, au contraire[2]. D'une certaine manière, depuis Frege et Russel, l'imposante littérature sur le problème de la référence en philosophie du langage[3] tourne autour de cette « énigme » : la langue permet de parler de la même façon des chevaux et des licornes, de notre président de la République et de Sa Majesté notre Roi, ce qui fait que l'on a bien du mal à attribuer la valeur "vrai" ou "faux" à des assertions du type *L'actuel roi de France est chauve*. Les langues sont vraiment très mal faites…

Il faut noter d'ailleurs que l'invention des mondes possibles, destinée à préserver la notion de référence malgré ces imperfections, se heurte à son tour à des contradictions analogues. Dans ce cadre théorique, le sens est défini en termes de logique intensionnelle. Sans entrer ici dans les détails, cela implique que tout monde possible doit être logiquement cohérent, de manière à ce qu'on puisse y évaluer les conditions nécessaires et suffisantes qui déterminent si une entité du monde en question peut ou non être désignée par une expression linguistique donnée. Mais que faire alors d'un énoncé tel que *Rien n'est plus perfide qu'une licorne à trois cornes* ? L'expression *licorne à trois cornes* ne saurait admettre de référent dans aucun monde possible : cela aboutirait à une incohérence, puisque le sens du mot *licorne* doit forcément comporter la condition "animal ne possédant qu'une seule corne". Nous nous retrouvons avec le même problème de référence impossible, cette fois étendu à tous les mondes possibles. La langue, décidément plus perfide encore que la licorne à trois cornes, permet de désigner avec une facilité déconcertante des entités imaginaires dont la seule évocation ruine les efforts méritoires des logiciens les plus habiles. La langue serait-elle insensée ?

Tous ces problèmes se posent avec d'autant plus d'acuité que les langues ne sont pas fixes, données une fois pour toutes. Elles évoluent en permanence, au point de connaître des transformations radicales en quelques siècles. Si elles étaient si mal faites, comment expliquer qu'elles ne se soient pas améliorées au cours du temps ? Si la polysémie représentait une telle charge cognitive pour la compréhension des énoncés, pourquoi n'a-t-elle pas purement et simplement disparu dans ce long processus qui ne dépend pour l'essentiel que de l'usage que font les locuteurs de leur langue ? Si le problème de la référence pesait autant aux locuteurs qu'aux philosophes du langage, des mécanismes évolutifs comme celui de la grammaticalisation auraient tôt fait de produire ces marques distinctives qui manquent si

---

[2] Il existe bien des expressions consacrées, comme *Il était une fois*, qui servent à introduire (ou à conclure) certains discours de fiction. Mais ces marques sont marginales dans le système de la langue, et sont très spécifiques de genres précis, qui sont loin de recouvrir l'ensemble des activités langagières concernées par le problème.

[3] Cf., entre autres, Strawson (1977) et Linsky (1967).

cruellement. On ne voit pas bien quelles forces malignes auraient pu empêcher les langues de s'adapter aux capacités cognitives de leurs utilisateurs.

Scènes verbales et fonction narrative

Ces problèmes disparaissent comme par enchantement si l'on accepte de changer de cadre théorique. Si l'on renonce à penser qu'un énoncé sert avant tout à véhiculer dans un code un peu bizarre un contenu propositionnel qu'un émetteur veut transmettre à un destinataire, et que l'on considère que l'activité de langage consiste à construire un espace cognitif d'un type bien particulier, un champ intersubjectif partagé par les interlocuteurs, on se libère du même coup de tous les paradoxes dans lesquels s'empêtrent les logiques référentialistes. Les énoncés de la langue échappent aux contraintes de la logique tout simplement parce qu'ils construisent des représentations qui n'ont rien à voir avec des représentations logiques. C'est du moins ce que nous allons essayer maintenant de démontrer.

Pour ce faire, il faut d'abord éviter de se focaliser sur les phrases du type *Socrate est un homme* ou *Tous les hommes sont mortels*, qui peuvent entretenir l'illusion d'une proximité structurelle entre énoncés langagiers et propositions logiques. Changeons de registre, et examinons des énoncés plus "vivants", comme par exemple *Pardaillan sauta sur sa monture et partit au galop*. Ce qui frappe immédiatement à la lecture d'une phrase comme celle-ci, c'est qu'elle provoque dans l'esprit du lecteur l'apparition d'une scène, munie d'une dimension temporelle, occupant un certain espace, dans lequel évoluent des entités, un personnage, un cheval, etc. Quel est le statut phénoménologique de cette scène, qui s'impose de manière irrépressible ? Elle ne saurait se confondre avec une pensée autonome du lecteur, qui serait simplement stimulée par l'énoncé : sa structure et ses propriétés sont contraintes par le matériau linguistique que l'auteur a utilisé. Elle ne se réduit pas non plus à la forme de cet énoncé : c'est une construction, à partir de cette forme, de quelque chose de spécifique, de propre à l'activité langagière dans laquelle s'engagent les sujets parlants.

L'analogie avec les perceptions est ici pertinente. Une perception visuelle est aussi une construction qui ne se résume pas à la stimulation lumineuse qui l'a engendrée, même si elle est contrainte par celle-ci. Elle est le résultat de l'activité du sujet qui s'implique dans son regard. Elle ne se confond pas non plus avec les pensées qu'elle peuvent inspirer au sujet. La preuve en est donnée par l'existence d'illusions visuelles. Quand on regarde un dessin d'Escher comme *La chute d'eau*, on peut être conscient que l'eau ne saurait emprunter un parcours aussi étrange sans que s'évanouisse pour autant la perception de l'eau qui coule. Ces deux formes de conscience ne sont pas de même nature. On peut bien sûr obtenir des effets analogues avec le langage. Il nous suffit de quitter les feuilletons de cape et d'épée pour un univers à la Boris Vian. Imaginons un texte où le héros, disons Jean-Sol Partre, soit devenu cul-de-jatte après avoir perdu ses jambes à la roulette (ou au bridge, comme on voudra). Soit alors l'énoncé : *Jean-Sol Partre sauta sur sa monture*[4] *et partit au galop*. A nouveau, la scène se construit, le mouvement s'impose à nous de façon irrépressible, quelles que soient les réticences qu'éprouve par ailleurs notre esprit rationnel à "voir" ainsi un cul-de-jatte s'élancer dans les airs.

Ainsi, c'est une véritable phénoménologie du langage qu'il faut élaborer. Le sens des énoncés n'est pas leur contenu propositionnel, mais ces constructions, que l'on appellera des scènes verbales, qui constituent l'unique visée des locuteurs au cours du processus de compréhension. Ces scènes sont à leur tour le point de départ d'autres activités cognitives : activités herméneutiques qui consistent à mettre en relation ce qui vient d'être dit avec d'autres discours, à le faire résonner dans le réseau toujours présent de l'intertextualité ; et activités pragmatiques, où à l'inverse c'est le sujet qui raisonne sur le dit, pour en comprendre la pertinence par rapport à la situation : c'est à ce niveau qu'interviennent les opérations d'inférence et de référence, quand elles ont lieu d'être, c'est-à-dire quand l'énoncé parle

[4] un éléphant, sans doute, à moins que ce ne soit tout bêtement une licorne à trois cornes…

effectivement du monde et des actions à y mener. Mais il ne faut pas confondre ces diverses activités cognitives, même si elles peuvent se dérouler en grande partie en parallèle dans l'activité langagière. Il en va de même pour l'activité perceptive. Quand on regarde un tableau ou un graphique, la perception de ce qui est soumis au regard ne se confond pas avec tout ce à quoi cette perception peut renvoyer, souvenirs d'autres propos esthétiques pour le tableau, raisonnements sur l'information présentée pour le graphique, bien que les processus en jeu soient en constante interaction.

L'analogie avec la perception visuelle ne doit pas masquer ce qu'il y a de spécifique dans le langage. Les énoncés ne servent pas seulement à évoquer des scènes que pourraient embrasser l'œil d'une caméra. L'espace de la scène verbale peut aussi être un espace subjectif, quand les énoncés expriment l'état affectif d'un sujet (*Il était envahi par la panique*, *Il débordait de haine*, etc.). Ce peut être aussi un espace notionnel, si le discours porte sur des entités conceptuelles (*Cette hypothèse débouche sur une impasse*, *La passion porte en germe la folie*, etc.). En fait, la langue offre une liberté extraordinaire de construire des espaces de toute sorte, de "mettre en scène" tous les domaines de l'expérience humaine.

Et ce sont les mêmes marques linguistiques, notamment les mêmes unités grammaticales, qui servent à construire ces scènes dans les différents domaines. Ainsi s'explique la polysémie de ces unités : loin d'être une aberration, c'est un moyen puissant au service des locuteurs pour pouvoir évoquer les scènes les plus diverses en disposant d'outils généraux de structuration et d'agencement de ces scènes. Ces outils permettent aux sujets parlants de présenter des entités dans le champ intersubjectif créé par la parole, de les faire évoluer à leur guise, de jouer sur le point de vue, "l'éclairage", le focus, etc.

Sans exposer ici dans le détail les propriétés des scènes verbales, telles qu'on peut les induire de l'étude de ces unité grammaticales[5], on peut simplement reprendre, pour illustrer notre propos, les quelques exemples que nous avons utilisés dans la première partie de cet article.

On peut décrire le rôle général de verbes modaux comme *pouvoir* et *devoir* en termes d'accès, dans le champ intersubjectif, à la scène verbale qu'ils contribuent à construire. En utilisant le verbe *pouvoir*, le locuteur présente la scène comme l'une des scènes alternatives auxquelles on a accès à partir de l'état actuel du champ intersubjectif, alors qu'avec *devoir*, il indique que c'est la seule, que l'accès aux scènes alternatives est bloqué. Les différentes valeurs de ces modalités (déontiques, épistémiques, rhétoriques) obéissent à ce schéma général. Si la langue ne les distinguent pas, c'est parce que, dans de nombreux cas, non seulement ce n'est pas nécessaire[6], mais cela peut être même nuisible. Souvent en effet, le locuteur veut simplement marquer le statut de la scène en terme d'accès, sans plus : *Il peut venir demain* ne peut alors se paraphraser que par *Rien ne s'oppose, de mon point de vue, à ce qu'il vienne demain* et ce *rien* peut combiner des facteurs de différente nature.

De même l'imparfait sert, dans tous ses emplois, à qualifier la fenêtre temporelle à travers laquelle on présente la scène. Il indique d'une part que cette fenêtre est "décrochée" du repère temporel donné par le temps de l'énonciation (le "maintenant"), et d'autre part, que cette fenêtre montre les événements en train de se dérouler[7]. Peu importe si ces événements ont réellement eu lieu ou non. Au contraire, il s'agit pour la langue dans tous les cas de les donner à voir, de leur conférer une existence dans le champ intersubjectif, tout en marquant que le regard que l'on porte sur la scène doit plonger au cœur même de ces événements en faisant abstraction du temps présent.

Les unités lexicales sont aussi des outils de construction : elles servent à évoquer les entités et les événements dans la scène verbale. On conçoit alors qu'ils puissent être polysémiques.

---

[5] On trouvera un certain nombre d'indications sur ce sujet, qui constitue en fait un vaste programme de recherche encore en chantier, dans Victorri (1997) et Victorri (1999).

[6] Quand c'est nécessaire, la langue donne bien sûr les moyens d'être plus précis, comme le montrent les paraphrases que nous avions données pour les différentes valeurs de *Il peut venir demain*.

[7] Pour une analyse très détaillée des temps verbaux en français, compatible avec les idées exposées ici, voir Gosselin (1996).

L'auditeur, ou le lecteur, n'a pas besoin d'examiner un ensemble de conditions nécessaires et suffisantes pour comprendre une expression lexicale. Tout entier mobilisé dans l'activité de construction de la scène, il lui suffit d'indicateurs pour évoquer les entités pertinentes. Ainsi, il suffit que le mot *arbre* soit porteur d'un schéma abstrait, d'une gestalt extraite de la représentation que l'on a de l'arbre végétal pour que le mot puisse évoquer, au gré des situations énonciatives, toutes sortes d'entités qui, dans leurs domaines respectifs, instancient cette gestalt[8]. Ce mécanisme est donc lui aussi très puissant : à chaque mot peut être associé un réseau de relations exprimant les rapports socio-anthropologiques que l'on entretient avec le monde, ce que Culioli (1990) appelle une " notion ", et, lors de l'énonciation, ce réseau permet non seulement de déterminer l'entité évoquée, mais aussi de la munir des connotations qui accompagnent l'ensemble de ces rapports. Une fois de plus, on constate que les propriétés des langues qui apparaissaient comme des imperfections se révèlent à l'inverse parfaitement adaptées à leur fonction énonciative.

Dans cette perspective, la narration occupe une place centrale dans la conception même de la langue. Nous mettre en présence de personnages et d'événements étrangers à l'ici et au maintenant, leur conférer ce mode d'existence phénoménologique propre à la parole, c'est l'activité privilégiée du langage, celle qui explique les propriétés essentielles des langues. Mais, comme on va maintenant le voir, on peut peut-être aller plus loin, et postuler que la fonction narrative est à la source même des capacités cognitives qui distinguent l'homme de l'animal.

Narration et cognition humaine

Ces dernières années, l'étude du comportement des primates a sérieusement remis en question la conception traditionnelle du fossé qui sépare notre espèce des autres espèces animales, et particulièrement des grands singes, si proches de l'homme au niveau génétique et physiologique. Il est maintenant reconnu que ces animaux sont dotés de capacités cognitives et sociales jusque là insoupçonnées. Du coup, bien des critères, qui semblaient assurer notre spécificité, sont à abandonner : fabrication d'outils, relations sociales complexes, différenciations "culturelles", aptitudes à catégoriser, à planifier des actions intentionnelles, etc. Même le critère de possession d'une "théorie de l'esprit" (capacité à prêter des intentions à un congénère) semble passablement ébranlé.

Le langage lui-même n'échappe pas à cette remise en cause. D'une part la complexité de la communication animale avait été largement sous-estimée : les chimpanzés par exemple s'organisent pour chasser en groupe (avec des rabatteurs), et même pour mener des "guerres" intergroupes. D'autre part, les expériences menées avec des grands singes pour leur apprendre à maîtriser le langage humain ont commencé à donner des résultats assez spectaculaires, après des années de tentatives plus ou moins décevantes[9]. Notamment, l'équipe de Savage-Rumbaugh (1998) a apporté la preuve qu'un bonobo, Kanzi, pouvait comprendre l'anglais parlé aussi bien qu'un enfant de deux ans et demi, et produire lui-même, pour communiquer avec des humains, des énoncés constitués à partir d'un stock de plusieurs centaines de mots en anglais[10].

Pour autant la spécificité de la cognition humaine ne fait aucun doute. Simplement, il faut la repenser en déterminant avec précision ce qui nous est propre qui pourrait expliquer la place singulière que nous occupons dans le monde animal. Il ne suffit pas d'avancer que nous sommes la seule espèce à être "intelligente" et douée de la parole. Il faut examiner de plus

---

[8] Pierre Cadiot développe depuis plusieurs années une analyse du sens des unités lexicales, en terme de " propriétés extrinsèques ", qui va tout à fait dans le même sens : cf. Cadiot et Nemo (1997).

[9] Voir Lestel (1995) pour un historique de ces travaux, ainsi qu'une analyse des idéologies qui animaient les chercheurs de ce domaine de recherche très particulier.

[10] Les mots en question sont représentés par des "lexigrammes" sur les touches du clavier d'un appareil de synthèse vocale que le singe a appris à manipuler.

près ce qui différencie notre intelligence et notre langage des aptitudes correspondantes dont sont dotées d'autres espèces.
En particulier, on peut remarquer que bien des propriétés du langage ne semblent pas constituer un obstacle majeur à sa maîtrise par d'autres espèces. L'arbitraire du signe, si souvent invoqué, semble à la portée du moindre gorille ou chimpanzé. La syntaxe elle-même, dans une certaine mesure, ne pose pas de difficultés insurmontables : Kanzy le bonobo a prouvé qu'il savait discriminer correctement des énoncés qui ne se différenciaient que par l'agence syntaxique des constituants. Quant à la fonction pragmatique du langage, elle semble très largement partagée : la communication "naturelle" entre chimpanzés obéit de façon frappante au principe général de pertinence de Sperber et Wilson, et, quand on examine les productions de Kanzi, on voit tout de suite que l'on a affaire à un virtuose dans l'utilisation des maximes de Grice ("soyez bref", "parlez à bon escient", "ne dites pas ce que vous croyez faux", "ne dites rien gratuitement", etc.).
En revanche, et c'est là que se trouve peut-être la frontière que nous recherchons, la communication animale semble justement se limiter à cette fonction pragmatique. Kanzi lui-même semble se cantonner à l'ici et au maintenant : il s'exprime sur ce qu'il veut manger, l'endroit où il veut aller, ce que font les autres autour de lui, ce qu'on veut lui faire faire. Il se souvient des promesses qu'on lui a faites, et, il peut aussi réagir de façon pertinente quand on lui rappelle ce qui s'est passé la veille. Mais cela ne va guère plus loin. Bien sûr, l'avenir de ces recherches peut nous réserver d'autres surprises, mais il semble raisonnable de penser que l'on touche là les limites des capacités de communication de ces animaux avec l'homme, et, a fortiori, de la communication animale naturelle à l'intérieur de leur espèce : si les singes partageaient notre propension à raconter des histoires passées ou imaginaires, on aurait sans doute décelé au moins des indices de cette faculté chez Kanzi.
Ainsi, alors que des pans entiers de spécificités du langage humain s'effondrent, la fonction narrative semble résister : cette extension extraordinaire du champ intersubjectif que permet le langage reste l'apanage de l'homme. Ce n'est bien sûr pas la seule fonction du langage qui résiste ainsi : la fonction métalinguistique, par exemple, reste aussi incontestée. Mais la fonction narrative est peut-être la première, au sens où elle serait apparue d'abord, et où elle expliquerait l'apparition des autres : c'est la thèse que nous allons développer ici.
Mark Turner, un tenant des grammaires cognitives nord-américaines, défend avec force cette thèse dans son livre, *The Literary Mind* (1996). Turner émet l'idée que la fonction narrative a d'abord été une capacité cognitive individuelle, avant d'être partageable. Autrement dit, nos ancêtres hominidés auraient commencé par acquérir la capacité de "visualiser" dans leur esprit des histoires dans leur déroulement temporel, avant d'être capables de les raconter à autrui. Le mode de communication dont ils auraient disposé à cette époque n'aurait pas été encore adapté à cette fonction. Ce serait ce que Bickerton (1990, 1996) appelle le « protolangage », qu'il décrit comme proche du langage de Kanzi, des productions des enfants au premier stade de l'acquisition de leur langue maternelle, et aussi des pidgins, premier stade de l'évolution des langues créoles : des énoncés courts, à peu près dépourvus de syntaxe, auxquels seule la coprésence d'unités lexicales pertinentes permet de donner un sens, mais qui se révèlent suffisants pour une communication pragmatique élémentaire.
Le pas décisif aurait été accompli quand ces ancêtres ont commencé à employer ce protolangage pour tenter de faire partager ces histoires qu'ils évoquaient par la pensée. C'est sous la pression de cette nouvelle fonction que le protolangage se serait mis à évoluer progressivement. On ne devrait donc pas s'étonner que les propriétés de nos langues soient particulièrement adaptées à la narration, puisque c'est celle-ci qui aurait contraint le protolangage à se complexifier.
En retour, le langage a pu rétroagir sur la cognition, en offrant aux processus de pensée un moyen de "visualiser", en quelque sorte, leur propre déroulement temporel, de "raconter" les étapes d’un raisonnement à la manière dont on raconte une histoire dont on vient d’être témoin. C’est cette capacité qui serait à l’origine de l’activité réflexive spécifique de la

cognition humaine : pour pouvoir réfléchir sur nos propres raisonnements, il faut en effet les avoir "étalés devant soi" si l'on peut dire, de manière à pouvoir en analyser les différents éléments et les relations qu'ils entretiennent, en comprendre les mécanismes, découvrir pourquoi ils aboutissent tantôt à des résultats erronés, tantôt à des résultats justes, dégager enfin les conditions auxquelles il faut se contraindre pour ne produire que des déductions fiables. On peut ainsi expliquer le long cheminement historique qui a permis de construire progressivement puis de formaliser les structures du raisonnement logique, et, parallèlement, de passer des récits mythologiques à l'explication scientifique dans les réponses à notre questionnement sur le monde et la place que nous y occupons. C'est aussi parce que le langage permet cette activité réflexive qu'il peut l'exercer sur lui-même, et devenir ainsi son propre métalangage. Dans cette perspective, la fonction métalinguistique est donc seconde : c'est parce que les mots servent à raconter toutes sortes de choses qu'il peuvent aussi "raconter" les mots.

L'émergence du langage

La question qui se pose, dans ce scénario, c'est celle de la pression évolutive qui a poussé nos ancêtres à acquérir ce nouveau mode de partage intersubjectif que constitue la fonction narrative. Du point de vue de la théorie de l'évolution, il faut que cette fonction représente un avantage sélectif pour avoir une chance de s'imposer. Bien sûr, notre espèce fait montre aujourd'hui d'une supériorité si écrasante dans le monde animal que l'on ne voit pas où est le problème. Mais c'est au moment où un caractère nouveau apparaît qu'il doit être avantageux. Et l'on ne voit pas bien, a priori, en quoi raconter des histoires a pu donner un avantage décisif à ceux de nos ancêtres qui se seraient adonnés à cette activité si décalée des dures nécessités de l'existence[11].

Les découvertes récentes sur l'histoire de l'hominisation, qui sont le résultat conjoint de travaux en paléo-anthropologie, en archéologie et en génétique des populations peuvent alimenter la réflexion sur ce point. Une thèse semble aujourd'hui emporter l'adhésion de la plupart des spécialistes : celle du "goulot d'étranglement" qui ferait de nous les descendants d'un petit groupe d'*homo sapiens* d'au plus quelques dizaines de milliers d'individus vivant en Afrique ou au Moyen Orient il y a environ cent mille ans, tous les autres *homo sapiens* archaïques (l'homme de Néandertal en Europe, l'homme de Solo en Asie, etc.), issus de la première dispersion géographique d'*homo erectus* il y a plus d'un million d'années, ayant disparu progressivement sans laisser de descendance.

Il est tentant de mettre ce fait en relation avec l'apparition du langage humain tel que nous le connaissons. Puisque tous les descendants d'*homo erectus* possédaient des capacités cognitives équivalentes (du moins telles qu'on peut les déduire de différents facteurs comme la taille du cerveau, les outils fabriqués, les traces d'une organisation sociale complexe, la maîtrise du feu, les techniques de chasse, etc.), il n'est pas aberrant de supposer que c'est l'acquisition du langage, ou tout au moins son perfectionnement à partir de formes de communication plus rudimentaires, qui serait à l'origine du succès évolutif du petit groupe de nos ancêtres directs par rapport à leurs contemporains. Cette hypothèse est confortée par la différence de rythme de l'évolution culturelle des hominidés que l'on peut observer avant et après cette période de coexistence : alors que pendant les deux ou trois millions d'années de l'hominisation, les innovations culturelles et techniques sont relativement rares et se développent très lentement, la dernière phase, depuis environ cinquante mille ans, est caractérisée par une accélération sans précédent, avec une succession ininterrompue

[11] Si l'on en croit la sociobiologie contemporaine, à qui, il est vrai, le réductionnisme ne fait pas peur, le problème est plus grave encore : à l'aune du gène égoïste, le langage dans son ensemble apparaît comme un moyen de communication beaucoup trop altruiste pour avoir une chance de se maintenir dans la lutte impitoyable que mènent les gènes pour s'assurer une descendance prospère… Pour un aperçu moins caricatural des discussions actuelles sur l'origine du langage dans le cadre de la théorie de l'évolution, voir Hurfort et al. (1998).

d'inventions techniques de toute sorte et une profusion de créations artistiques, signes d'une maîtrise nouvelle des activités symboliques, que l'on associe tout naturellement à la maîtrise du langage.

La thèse du goulot d'étranglement force à reconsidérer une idée reçue largement répandue, qui consiste à penser que l'hominisation, en développant de manière constante les capacités cognitives des hominidés, aurait forcément constitué un succès de l'évolution. En fait, si l'on prend au sérieux l'extinction de presque tous les *homo sapiens* archaïques de la surface du globe, on peut se demander si l'augmentation de ces capacités cognitives n'a pas conduit au contraire à une véritable impasse évolutive. En effet, les explications de cette extinction systématique par des causes exogènes (épidémies, inadaptation à de nouvelles conditions climatiques, compétition avec nos ancêtres directs, etc.) ne sont pas très convaincantes, comme en conviennent la plupart des spécialistes. On peut donc à bon droit penser qu'il s'agit de causes endogènes, et plus précisément d'un phénomène de dérégulation sociale, due justement à l'augmentation des capacités cognitives individuelles : c'est cette idée qui fonde le scénario que l'on va proposer ici.

En devenant plus "intelligents", les *homo sapiens* archaïques seraient devenus capables de comportements individuels dangereux pour la survie de l'espèce. Tuer son frère ou son père pour devenir chef de la tribu à sa place, tuer et manger les petits et les plus faibles dans une période de disette prolongée, voilà des exemples de comportements "intelligents" pour assurer –du moins à court terme– un mieux être individuel, mais qui sont bien sûr fatals pour la prospérité du groupe à plus long terme. Chez les mammifères supérieurs, ces comportements sont inhibés par des mécanismes dits "instinctifs", profondément ancrés dans les couches les plus primitives du cerveau. Mais l'une des conséquences du développement sans précédent du néocortex, c'est justement de dominer ces réactions instinctives : même si une action nous "répugne", nous sommes capables de l'exécuter quand même. Bien sûr, cela ne va pas sans conflit : conflit intérieur d'abord, pour celui qui s'apprête à agir de la sorte, mais aussi conflit social, chaque membre du groupe ressentant les mêmes "pulsions" contradictoires, et y réagissant à sa manière dans un sens ou dans l'autre, suivant son degré d'implication dans le drame social sur le point de se jouer. Ces actes devaient donc provoquer de véritables crises, déclenchant des violences incontrôlables aux conséquences désastreuses pour la vie du groupe, et qui devaient profondément marquer les esprits pendant très longtemps.

L'hypothèse que l'on peut alors avancer, c'est que le langage serait issu de ces situations de crise, en offrant un moyen de les éviter. On peut supposer en effet qu'à l'approche d'une telle crise, la plupart des membres du groupe avaient aussi en tête les crises précédentes, et qu'à la répugnance instinctive s'ajoutait le souvenir des désastres du passé. Si un individu était alors capable, par sa voix et ses mimiques, d'évoquer devant tout le groupe ce qui s'était passé, concrétisant ainsi de manière collective ce que chacun pouvait appréhender dans les deux sens du terme, il avait une chance d'emporter l'adhésion du groupe sur le refus de commettre l'irrémédiable : raconter ce qui s'était passé, c'était aussi raconter ce qui risquait d'arriver de nouveau, et ce qui ne devait plus se reproduire. C'était du même coup donner une nouvelle cohésion au groupe, en construisant une nouvelle conscience collective, capable de faire contrepoids aux désirs individuels. C'était ouvrir la voie à un nouvel ordre social, avec des lois imposées "d'en haut" par la conscience d'appartenir à un groupe doté d'une "histoire" : tous les mythes et religions humaines fondent les interdits par des narrations sur l'origine qui mettent en scène ces comportements prohibés. C'était suppléer en quelque sorte à la faiblesse de réactions instinctives vitales pour l'espèce en constituant, au-dessus du biologique, un cadre culturel dans lequel allait évoluer désormais l'humanité.

Ainsi l'apparition de la fonction narrative aurait joué un rôle vital pour la survie de l'espèce, aux prises avec des contradictions inédites dans le reste du règne animal. On peut même supposer que ce nouveau comportement au sein du groupe s'est développé pendant une longue période avec ses moyens propres, indépendants du protolangage "utilitaire" que devaient posséder tous les *homo sapiens* archaïques. On aurait eu ainsi, à cette époque, il y a

quelques cent mille ans, coexistence entre un "langage" utilisé pour les activités quotidiennes (les outils, la nourriture, la chasse, etc.) et un autre, réservé à l'évocation de plus en plus ritualisée des grands mythes fondateurs. Ce n'est que dans un deuxième temps que la fusion des deux modes de communication aurait abouti au langage proprement dit, provoquant alors la grande explosion symbolique dont on trouve les premières traces il y a cinquante mille ans.

Conclusion

Ce scénario, trop rapidement esquissé ici, est bien sûr hautement spéculatif. Il mériterait sans doute d'être développé, argumenté, discuté plus en détail. Mais l'objectif limité de cette présentation était de montrer qu'il pouvait exister des alternatives aux conceptions dominantes sur le rôle du langage dans la structuration de la cognition individuelle et sociale. C'était aussi, accessoirement, de montrer qu'aujourd'hui la question de l'émergence du langage pouvait être le lieu d'un véritable débat, dans lequel des conceptions différentes du langage et de la cognition peuvent trouver matière à réflexion.

Les caractéristiques essentielles des langues, qui différencient radicalement le langage tant des autres moyens de communication animale que des formalismes logiques, sont le produit d'un long processus évolutif, d'abord forcément biologique, aux premières étapes de l'émergence du langage, puis socio-culturel, quand notre espèce a en quelque sorte "décollé" de la sphère du biologique en s'inscrivant dans une autre logique évolutive, dont le centre organisateur s'est déplacé du biologique vers le social et le symbolique. Il serait aberrant de ne voir dans les spécificités de nos langues qu'imperfection et bizarrerie. En plaçant la fonction narrative au cœur des activités de langage, nous avons voulu montrer qu'il était possible de rendre compte de ces propriétés a priori déconcertantes, qu'il n'y avait notamment pas lieu de s'étonner que la langue traite de la même façon les lions et les licornes, et que le mot *lion* puisse évoquer à la fois l'animal dangereux que l'on craint, l'ancêtre valeureux que l'on admire, le totem que l'on vénère, et les qualités de courage et de majesté que l'on magnifie.

Bibliographie

BICKERTON D.
1990 *Language and Species*, University of Chicago Press.
1996 *Language and Human Behavior*, University College London Press.

CADIOT P., NEMO, F.
1997 « Propriétés extrinsèques en sémantique lexicale », *Journal of French Language Studies*, 7, pp. 127-146.

CULIOLI A.
1990 *Pour une linguistique de l'énonciation. Opérations et représentations*, Paris, Ophrys.

GOSSELIN L.
1996 *Sémantique de la temporalité en français*, Louvain-la-Neuve, Duculot

HURFORD J.R., STUDDERT-KENNEDY M., KNIGHT C.
1998 *Approaches to the Evolution of Langage*, Cambridge University Press.

LESTEL D.
1995 *Paroles de singes*, Paris, La découverte.

LINSKY L.
1967 *Le problème de la référence*, Paris, Seuil.

MOESCHLER J., REBOUL A.
1994 *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*, Paris, Éditions du Seuil.

SAVAGE-RUMBAUGH S., SHANKER S.G., TAYLOR T.J.
1998 *Apes, Language, and the Human Mind*, Oxford, Oxford University Press.

SPERBER D., WILSON D.
1989 *La pertinence*, Éditions de Minuit.

STRAWSON P.F.
1977 *Etudes de logique et de linguistique*, Paris, Seuil.

TURNER M.
1996 *The Literary Mind*, Oxford University Press.

VICTORRI B.
1997 « La polysémie : un artefact de la linguistique ? », *Revue de Sémantique et de Pragmatique*, 2, pp. 41-62.
1999 « Le sens grammatical », *Langages*, sous presse.